Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 26 (1918)

Heft: 3

Artikel: La dernière des "bouna fèna"

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-682554

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Des médecins ont voulu faire le voyage. Ils ont été unanimes à dire que c'était un mode de transport idéal pour les blessés de l'abdomen, les porteurs de fractures graves, pour tous ceux dont l'état exige une immobilité absolue et qu'il faut amener promptement au chirurgien. Nous n'en sommes qu'à la période des essais, mais ceux-ci paraissent avoir été si concluents que des chirurgiens d'abord ennemis de cette nouveauté, en vantent aujourd'hui l'ingéniosité bienfaisante.

L'avion-sanitaire aura-t-il sa place dans la guerre actuelle? Cette question ne saurait recevoir de réponse précise, devant l'incertitude de demain et la jeunesse de l'invention. Mais il y a vraiment quelque chose de réconfortant à voir avec quelle ténacité les médecins luttent sans cesse contre la mort qui frappe inlassablement autour d'eux, et à constater que des esprits vraiment humains songent à utiliser les progrès de l'industrie moderne pour d'autres tâches que les besognes de meurtre qui semblent, en ce moment, l'unique préoccupation d'un univers en folie!

L'application de l'aviation au transport de blessés s'étendra peut-être, et ne restera pas limitée aux choses militaires. Si les aéroplanes devront servir à des buts commerciaux, une fois la tourmente actuelle passée, pourquoi ne l'appliquerait-on pas aux nécessités sanitaires civiles.... Nous sommes de ceux qui pensent que l'aviation aura un grand rôle social à jouer — après la guerre — et qu'elle rendra sans doute un jour des services signalés aux malades et aux médecins.

La dernière des « bouna fèna » *)

Le Dr Thurler d'Estavayer publie dans le numéro du 1er novembre 1917 de la *Gazette d'hygiène et de médecine,* le charmant récit qu'on va lire:

Tante Charlotte, ainsi que se plaisait à l'appeler le peuple, Madame Charlotte comme la dénommaient révérencieusement ses nombreux admirateurs, vient de s'éteindre à l'Hospice de sa petite ville à l'âge de 94 ans.

Elle fut le type de ces sages-femmes d'antan que nous autres médecins blanchis sous le harnais avons sans doute tous rencontré sur le chemin raboteux de notre longue pratique. Son existence s'écoula dans un âpre labeur et un dévouement inlassé. Outre sa profession de sage-femme, Madame Charlotte pratiquait la médecine sous l'œil fermé de l'autorité et le froncement de sourcils de la Faculté.

Installée dans l'étroite boulangerie qu'exploitait son mari, les bésicles à cheval sur le bout de son large nez, elle étalait sur de la toile écrue de la poix de Bourgogne mélangée avec de mystérieuses drogues. Près d'elle, son corpulent époux, suait et soufflait, courbé en deux sur le pétrin ou enfournant à tour de bras des gâteaux à la cugnarde lustrés et colorés comme les topiques de Dame Charlotte. De temps à autre le bonhomme s'éclipsait, laissant là sa pâte, et, attablé dans quelque bouchon du voisinage, dégustait la tisane d'octobre, bien supérieure, pensait-il en lui-même, aux savantes préparations de sa docte moitié. Nulle n'est prophétesse en sa propre maison. Cependant les malades

*) La « bonne femme », la sage-femme des temps passés.

ne cessaient de grimper l'escalier qui conduisait à la fameuse officine et Madame Charlotte au fond de son antre, dans la douce chaleur qu'exhalait le four surchauffé, tatouait de multiples ventouses les bustes douloureux et catarrheux du pays. Elle *cornatait* *) avec une incomparable virtuosité et *medxait* consciencieusement son honorable clientèle, distribuant avis et conseils sur toutes les maladies connues et sur quelques autres encore. Derrière son front bas et obstiné s'ancrait une foi inébranlable dans la puissance de sa médication. Elle ne manquait d'ailleurs pas de coup-d'œil. La nature semblait l'avoir prédestinée aux mystères d'Esculape en décorant sa tempe gauche d'une mouche de beauté dont la grandeur, la teinte et la forme rappelaient singulièrement une mouche de Milan. Mais les innocentes manies de tante Charlotte tenaient peu de place au regard du zèle ardent qu'elle consacrait à son devoir professionnel. A toute heure du jour et de la nuit un char s'arrêtait soudain devant l'échoppe médicale et la sage-femme, sans se faire prier, s'embarquait par vents et marées, engoncée dans une robe sombre, qui fronçait vers la taille, le corsage largement aplati; sa forte tête emprisonnée dans un bonnet noir à rubans; à son bras, elle suspendait le panier jaune *des ventouses* ou le panier vert de la *bouna fenna*. Le loustic toujours curieux posait son diagnostic à la simple vue du panier.

Charitable à l'excès, elle munissait les pauvres de son propre linge et passait son temps au chevet de tous ceux qui souffraient. Sa mission terminée, elle disait simplement: « Donnez ce que vous pouvez! »

Brave Charlotte! que de fois n'avons-nous pas lutté ensemble contre la maladie et la souffrance! Mais combien modeste était mon intervention rapide comparée à vos veilles interminables, aux menus soins que vous prodiguiez avec tant de délicatesse, à toute votre obscure besogne! Je vous vois encore emmailloter avec amour le petit citoyen que d'une main sûre vous aviez guidé dans ce monde, le serrer méthodiquement depuis le menton jusqu'au bout des pieds dans un étau de larges bandes brunes, si bien qu'il ressemblait à une larve géante ou encore à quelque monstrueux saucisson. Seule apparaissait la petite tête rougeaude encadrée dans un bonnet blanc. Vous tombiez alors en extase et fourrant votre gros pouce dans votre tabatière laquée vous disiez invariablement: « Depuis cinquante ans que je règne, je n'en ai pas vu un si joli. » En effet, elle règna sur plusieurs générations, affirmant avoir tenu sur les fonts baptismaux plus de deux mille petits chrétiens. Les jours de baptême étaient ses jours de triomphe. Courte, large et trapue, elle marchait à pas mesurés devant le couple endimanché et empesé des parrain et marraine; elle portait comme une relique sous un voile somptueusement brodé d'or et d'azur le petit héros emprisonné dans ses langes de bure et ses yeux gris s'illuminaient de joie patriotique et de religieuse satisfaction.

J'appris à connaître tante Charlotte il y a trente ans environ. Elle était alors au faîte de la gloire. Médecin frais émoulu, j'habitais à proximité du sanctuaire où elle régnait. Dissimulé derrière ma fenêtre je contemplais, non sans un soupçon de jalousie, les foules qui s'engouffraient dans son cabinet de consultation. Mes occupations plutôt restreintes me laissaient le loisir d'observer ma voisine. Les malades ont peur, dit-on, des jeunes médecins. Hélas! triste retour des choses d'ici-bas c'est moi maintenant qui ai peur des malades.

*) Ventousait.

Les jours de marché, quand dame Charlotte traversait la rue, des groupes de femmes l'entouraient avec dévotion, lui soutirant quelques consultations sans bourse délier. Cependant les rares clients qui se glissaient chez moi, médecin de deuxième ligne, portaient encore sur leur peau la trace indélébile des fameux emplâtres. Il ne me restait qu'à continuer le traitement, mais si la guérison tardait, on en revenait bien vite aux pilules et aux tisanes de mon confrère enjuponné.

Un fait souvent renouvelé m'intriguait au plus haut degré. Les malades qui sortaient de ma consultation, munis d'une ordonnance griffonée en mauvais latin, et lisible tout au plus pour l'apothicaire, entraient à la boulangerie avant de passer à la pharmacie. Pourquoi? Un jour, j'eus la clé du mystère. J'aperçus ma redoutable concurrente, ses lunettes sur le nez s'efforçant de lire ma recette près de sa fenêtre. Elle se rengorgeait, opinant du bonnet. Je compris qu'elle se mettait d'accord avec ma thérapeutique. Probablement ordonnait-elle à son tour quelqu'une de ses drogues pour partager le succès éventuel de la cure. Je ris encore en songeant à cet amusant spectacle (car dame Charlotte était à peu près illettrée), et je constate avec joie que la bonne femme avait adopté en plein nos mœurs médicales. *Digna es intrare...*

Excellente Charlotte, je ne vous garde pas le plus léger ressentiment, j'admets volontiers que vos remèdes anodins ont fait ni plus, ni moins de miracles que nos drogues compliquées. La foi du malade n'est-elle pas le plus souvent son seul salut. Vous avez su inspirer cette foi, très vive. Vous avez prodigué sans compter à vos malades votre temps, vos veilles, votre dévouement et surtout votre bon cœur. « Donnez ce que vous pouvez », répétiez-vous. Maxime sublime! Elle ne vous a guère enrichie. Vous êtes sortie de ce monde avec le bénéfice de votre pauvreté. Vous avez considéré votre mission comme un apostolat..... Reposez en paix tante Charlotte!

Concours pour les inventions de « fermetures d'habillement pour mutilés »

Un institut orthopédique de Bohême vient d'ouvrir un concours destiné à intéresser le public et spécialement les inventeurs d'objets de quincaillerie et de mercerie, aux manchots. Il s'agit de trouver des modèles d'objets permettant même aux amputés de fermer et d'ouvrir eux-mêmes les différentes pièces d'habillement qu'ils portent. Ces « fermoirs » doivent remplacer les boutons, les crochets, les lacets difficiles à manier par les mutilés, et sont destinés plus spécialement à des amputés des deux bras.

La circulaire qui annonce cette mise au concours (avec 43 prix de la valeur totale de 5000 couronnes) explique combien les amputés ont de peine à se vêtir et à se dévêtir eux-mêmes. Avec les effets d'habillement en usage courant partout, un double manchot se trouve presque dans l'impossibilité — malgré les prothèses se terminant par une main articulée, des crochets ou des pinces — de se vêtir sans l'aide d'autrui. Fermer, ouvrir, déboutonner, reboutonner une chemise, un gilet, un pantalon, lacer des chaussures,